

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 17

Artikel: Le chien de sucre
Autor: Deslys, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194909>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du public. La connaissance de l'allemand nous est rendue presque indispensable par les rapports de tout genre que nous avons avec nos compatriotes de la Suisse allemande. Mais c'est une langue difficile, et bien des personnes sont détournées de l'apprendre par la seule idée de tout le temps qu'elles seraient obligées d'y consacrer. Or c'est ici l'avantage de la manière d'enseigner de M. Lochmann, qu'avec lui on parvient au but avec une grande économie de temps. Sa méthode, qui est celle de Jacotot, lui a déjà valu, avec de nombreux disciples, les résultats les plus satisfaisants.

Au reste, quoique le cours dont nous parlons ait déjà commencé, les leçons sont de telle nature que de nouveaux élèves peuvent toujours, sans inconvenient, y prendre part.

Favey et Grognuz
à Yverdon.

X

— Monsieur Grognuz, dit l'instituteur, les faits que vous venez de citer sont tout à votre éloge; vous avez certainement fait preuve d'un grand courage et d'un grand dévouement; car il y a cent à parier contre un que cette malheureuse femme, que vous avez emportée sur votre dos, serait devenue la proie des flammes.

— La grosse tailleuse? fit Grognuz en relevant fièrement la tête, je vous dis que cinq minutes de plus, elle était rôtie comme dans une casserole. Ecoutez, ce n'est pas pour blaguer, mais j'en ai sauvé bien d'autres, dans des incendies, bien des gens et bien des bêtes, qui ne m'ont pas seulement dit merci... C'est aussi pour ça qu'on se moque de moi en me disant des sobriquets... Voulez-vous, si on s'écoutait, on casserait les reins à ces...

— Voilà que tu te fâches encore de ça, interrompit Favey, il y a bien de quoi!... Je me moquerai autant de ce sobriquet que de l'an quarante.

— J'ignore de quoi il s'agit, messieurs, dit l'instituteur; il y a trop peu de temps que je suis dans votre contrée; mais en fait de sobriquets, je crois en effet que plus on se fâche, plus on vous en dit. Il faut avoir assez d'esprit pour se mettre au-dessus de ces futilités; à moins toutefois que le sobriquet n'ait quelque chose de blessant, d'injurieux. Est-ce le cas pour vous?...

— Pas plus! dit Favey; je vais tout bonnement vous conter ce que c'est, par devant mon beau-frère. Ce sont ceux de Goumœns-le-Jux qui l'appellent *Grognuz-Piston*. La belle affaire!... Et je vais vous expliquer pourquoi, messieu le régent, voulez-vous redoubler, s'il vous plaît, du même?

— Ah! diantre! diantre! messieu Favey, vous n'y pensez pas... Il est vrai qu'on est fort bien, ici, fit l'instituteur, en regardant d'un œil amoureux une jeune et charmante personne qui, as-

sise au comptoir, venait de poser sa broderie pour accourir.

— Nous vous dérangeons de votre charmant ouvrage, mademoiselle, veuillez nous excuser.

— Comment donc, monsieur, mais je suis là pour ça; enchantée de vous servir.

A peine avait-elle tourné les talons, que l'instituteur, prenant la bouteille pour verser, tout en se penchant un peu vers ses amis, leur dit: « Savez-vous, messieurs, qu'elle est ravissante! »

— A qui le dites-vous? fit à demi-voix Favey. D'ailleurs, il y a longtemps que je vous vois loucher de ce côté. Coquien, va!... Ma foi, ça se comprend; elle est rudement bichette!... Regardez voir ces petites quiettes de cheveux qui se recoquillent sur le front!... Eh! où est le temps!... Enfin, nous en reparlerons, nous connaissons bien le père... Mais pour en revenir à ce que je vous disais de mon beau-frère, c'était une fois qu'il brûlait à Goumœns-le-Jux, où il était parti avec sa pompe et ses pompiers. Alors, voilà qu'une fois arrivés là-bas, mon beau-frère commande: *Pompiers, à l'eau!*... Ils prennent les seaux, remplissent la pompe et se mettent en place. Et pi il commande encore: *Vissez le piston!*... Faut-il pas que ce tonnerre de piston ne soit pas là!... L'homme qui soignait la pompe ne l'avait pas remis dans le tiesson, où on le réduisait toujours.

Voilà que bon. Mon beau-frère tout embêté, envoie vite un de ses pompiers à cheval pour chercher le piston. Mais pendant ce temps on nous crieait de tous côtés: « Hé! là-bas, pomperez-vous, ouï ou non! »

C'est qu'il faisait une bise d'enfer, et on craignait pour les autres maisons.

On avait beau leur dire ce qui nous était arrivé, ils criaient toujours: « Pomperez-vous, imbéciles! » Enfin, on s'aidait toujours par là comme on pouvait.

Bon. Voilà qu'une heure après on voit revenir notre pompier qui apporait le piston avec sa bête tout en étouffé... Mais malheureusement le feu avait déjà consommé la maison. Vous comprenez qu'on est revenu tout capots.

Voilà, messieu le régent, vous en savez autant que moi; voilà pourquoi ceux de Goumœns-le-Jux appellent mon beau-frère *Grognuz-Piston*... C'était pourtant pas sa faute, pas vrai?...

— Hélas! que voulez-vous, monsieur Favey, répond l'instituteur en jetant à la dérobée de douces œillades vers le comptoir, la vie aura toujours de ces mécomptes, de ces contrariétés, qui sont pour ainsi dire inévitables.

— Ça va sans dire, si c'est pas pour un piston, c'est pour autre chose.

— Evidemment... Ah! vous dites que vous connaissez le père?

— Aloo, mon beau-frère aussi. C'est étonnant qu'il ne soit pas là... Le papa n'est pas là, mademoiselle?

— Non, monsieur, mais il ne tardera sans doute pas à rentrer; il est dans le quartier. Est-ce que monsieur désirerait le voir?... Je pourrais peut-être le faire appeler.

— Pas plus! Merci bien, mademoiselle, seulement la question de lui dire bonjour.

Entrent tout à coup de nombreux consommateurs qui s'installent bruyamment autour d'une longue table. L'instituteur profite de ce moment pour donner essor aux idées qui le préoccupent.

— Comme elle est polie, aimable, charmante!... Comme elle s'exprime correctement!... Pas une faute de français!... Elle doit avoir de solides connaissances grammaticales!... Que de sympathies dans son regard, que de douceur et d'aménité dans son langage!...

— C'est pas le tout, interrompit Grognuz, sortant tout à coup de la mauvaise humeur que lui avait causée le souvenir de l'incendie de Goumœns-le-Jux, elle connaît l'allemand sur le bout du doigt, mademoiselle Angéline; il n'y a pas plus de six mois qu'elle est revenue de par les Allemagnes. Et pi c'est du bien élevé, allez seulement!...

— Comment! Comment! fait l'instituteur dont le visage était tout rayonnant, elle s'appelle Angéline!...

(A suivre).

Nous attirons l'attention de nos lectrices sur la nouvelle que nous publions aujourd'hui sous le titre: *Le chien de sucre*, et qui est trop jolie pour ne pas être publiée en une seule fois.

* * *
Le chien de sucre

par Ch. DESLYS.

J'avais douze ans, j'étais externe libre au collège.

Sur mon chemin, s'étalait la superbe boutique d'un épicer, quelque peu confiseur. Une vitrine tout entière était consacrée aux bonbons et aux sucreries. Chaque jour, en passant, j'y donnais un coup d'œil.

Certain jour, la vitrine offrit à mes regards un magnifique chien de sucre, qui tout aussitôt fit ma conquête.

Durant cinq minutes au moins, je restai sur le trottoir, immobile et charmé devant ce chien de sucre. Durant toute la classe, je ne fis qu'y penser. A la sortie, je courus tout d'un trait jusqu'à la vitrine, et, pendant cinq minutes encore, je contemplai le chien de sucre. Toute la soirée, il passa devant mes yeux, la nuit suivante, j'en rêvai.

Oh! voyez-vous, c'est que c'était un merveilleux animal que celui-là! Il appartenait à la race des caniches. Il avait les pattes couleur chocolat, le ventre chamois, le paletot

et la queue bleus, le museau du rose le plus séduisant... un chien de fantaisie, comme on le voit, un chien idéal.

Son corps était si singulièrement frisé ! Les diverses couleurs qui concourraient à son ensemble avaient je ne sais quoi d'appétissant, d'irrésistible. Il semblait que Satan lui-même, pour ma tentation, se fût donné la peine d'inspirer l'épicier-confiseur, et de lui faire mettre dans son chien de sucre ce qui jadis avait été mis dans la fameuse pomme du paradis.

Comment arriver à la possession de ce trésor ? C'était si beau ! ça devait être si bon ! ça devait coûter si cher !

Il y avait surtout des moments où le soleil, donnant sur la vitrine, l'entourait d'une aurore resplendissante. J'en étais émerveillé, fasciné. Dans ma pensée, dans mes rêves, je le voyais toujours ainsi. Je le prenais enfin, je le portais à mes lèvres, je le croquais avec d'inexprimables délices. Décidément, la tentation devenait par trop forte. Il me le fallait.

Un simple aveu à ma mère, un désir exprimé tout haut, auraient suffi. L'idée ne m'en vint même pas.

Je couchais alors dans une grande chambre, qui parfois servait à reléguer des meubles devenus inutiles, entre autres certain médailler dont quelques tiroirs étaient absents, quelques autres entr'ouverts. Dans l'un de ces derniers, certain soir, je vis briller quelque chose de blanc. Je m'approchai.

C'était une pièce de quarante sous.

Explique qui voudra les rapports qui s'établissent aussitôt entre les choses les plus éloignées en apparence ! Cette pièce de quarante sous me fit aussitôt songer au chien de sucre.

Bien plus, par une sorte de fantasmagorie magique, par l'œuvre du diable, j'en suis bien sûr, elle se transforma tout à coup... elle prit la forme de mon idéal. Oui ! Je vois le prodige s'opérer, comme si j'y étais encore... c'était le caniche versicolore lui-même... c'était le chien de sucre !

Tout naturellement, mon premier mouvement fut de mettre la main dessus.

Le froid de l'argent m'arrêta soudainement. Je reculai... j'eus peur... je réfléchis.

Cette pièce de quarante sous n'était pas à moi ! On l'avait oubliée là, sans doute ? Sans doute on voudrait la reprendre le lendemain matin ? Tout serait découvert alors ! Je serais puni !... je ne devais pas !... Non, non, je ne pouvais pas !

Le cœur donc bien gros, l'esprit singulièrement troublé, je me couchai. Mais ce ne fut qu'au milieu de la nuit que je parvins à m'endormir, en regardant toujours du coin de l'œil la pièce de quarante sous qui, de loin, dans les ténèbres, me semblait luire comme l'œil du démon.

Le lendemain, à mon premier retour du collège, je montai vivement à ma chambre. La pièce de quarante sous était encore là. Il y eut une nouvelle tentation, une nouvelle lutte à laquelle je résistai cependant encore. En rentrant, à l'heure du dîner, je me tins à deux mains pour ne pas monter. Le soir, je retrouvai dans le tiroir, toujours entr'ouvert de la même façon, la maudite pièce de quarante sous.

J'eus un mouvement de colère, je fermai

violemment le tiroir. Je me blottis dans mon lit, je voulus dormir.

A travers mes paupières closes, à travers le tiroir fermé, je voyais encore la pièce de quarante sous !

Deux autres jours, deux autres nuits, la lutte se prolongea. Mais j'avais la fièvre... mais endormi, mais éveillé, je voyais toujours le chien de sucre et la pièce de quarante sous qui se confondaient, qui se transformaient, qui tourbillonnaient autour de moi, comme dans un cauchemar.

Nouveau saint Antoine, j'en vins à prier le bon Dieu que l'épicier vendit son pain de sucre, que l'on retrouvât la pièce de quarante sous, qu'ils disparussent tous les deux à la fois pour ne reparaître jamais

Mais non... non ! Le chien était toujours dans sa vitrine ; toujours dans le tiroir la pièce de quarante sous !

De guerre lasse enfin, j'en arrivai à me dire : Elle est oubliée, bien oubliée ! Personne ne sait plus qu'elle est là ; personne ne saura que je l'ai prise. Elle n'est plus à personne : elle est à moi... bien à moi !

Et... je pris la pièce de quarante sous !

Dire quelles sensations de plaisir à la fois et de crainte m'inspirerent le cœur, ce serait impossible ! C'était l'heure d'aller au collège. Je descendis quatre à quatre les escaliers. Je ne fis qu'un bond jusqu'à la boutique de l'épicier ; je jetai la pièce de quarante sous sur le comptoir, je m'écriai :

— Le chien de sucre ?

— Quel chien de sucre ?

— Celui qui est dans l'étalage... le bleu !... le beau !

— Voilà !

Et l'épicier me le donnait.

Enfin !

Je voulus aussitôt m'enfuir avec mon trésor ; mais l'épicier me retint par le bras.

— Eh ! me disait-il en même temps, tu oublies ta monnaie !

— Ma monnaie !

— Sans doute ; n'est-ce pas à toi cette pièce de deux francs ?

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien ! le caniche ne coûte que quinze sous.

Quinze sous ce magnifique chien de sucre ! quinze sous seulement ! j'avais mal entendu... c'était une dérision, une monstruosité. Le chien de sucre et la pièce de quarante sous s'étaient si longtemps balancés dans ma jeune imagination, qu'assurément ils se valaient l'un l'autre. Et encore !...

— Voilà les vingt-cinq sous qui te reviennent, précisa l'épicier, qui me les mit dans la main et me poussa dehors.

Aussitôt dans la rue, je ne songeai plus d'abord qu'au chien de sucre ; il était à moi... bien à moi ! je le tenais, je pouvais l'admirer tout à mon aise. Je le portais fièrement tantôt dans une main, tantôt dans l'autre. Je l'enveloppais tout entier d'un regard passionné. Puis, tout à coup, comme j'étais arrivé sans m'en apercevoir à la porte du collège, comme il y avait des camarades qui s'approchaient, je regardai une dernière fois le chien de sucre, et non moins vorace que l'antale à qui l'on eût permis un coup de dent, je le dévorai.

— Ah ! que c'était bon ! l'eau m'en vient encore à la bouche. On peut m'offrir maintenant les friandises les meilleures, les plus re-

cherchées, rien ne saurait me paraître aussi exquis que ce bonbon merveilleux, que ce chien tant rêvé. J'en mets au défi tous les confiseurs de Paris.

Cependant, comme mes mains étaient toutes poissées, voilà qu'en tirant mon mouchoir les vingt-cinq sous que m'avait rendus l'épicier tombent sur le pavé.

Ces vingt-cinq sous là, c'était le revers de la médaille ; c'était ma conscience réveillée par Dieu... c'était le remords.

Je me rejetai en arrière, tout rouge, avec un douloureux frisson d'épouvante. D'abord j'avais voulu fuir, en laissant là les vingt-cinq sous ; mais on allait les voir... m'interroger... tout découvrir. Non ! je les ramassai vivement : je les refourrai tout au fond de ma poche, avec mon mouchoir par-dessus.

Arrivant enfin, les camarades m'entraînèrent à la classe, qui commença. Je n'entendis pas un mot de la leçon, je vous le jure. Mais ce n'était plus au chien de sucre que je pensais maintenant ; c'était aux vingt-cinq sous, qui me brûlaient la cuisse... qui semblaient faire que tous les regards étaient dirigés sur moi... dont j'étais plus embarrassé que jamais voleur ne le fut d'un bijou trop connu pour s'en défaire, comme jamais assassin de son poignard sanglant !

La classe se termina. Mon embarras devenait bien plus grand encore : comment entrer à la maison avec les vingt-cinq sous ! je n'aurais jamais osé.

Mais qu'en faire, alors ?

Un instant, j'eus l'idée de les reporter à l'épicier, mais il n'en voulait pas, le maudit homme ! Où les mettre ? où les cacher ? Je n'osais même pas y toucher... J'en avais peur !

Afin de réfléchir en liberté, j'entrai dans une église qui se trouvait presque contiguë avec le collège.

J'avais fait ma première communion l'année précédente : j'avais le cœur tout plein encore de ces douces idées religieuses dont elle fleurit les jeunes âmes.

Un vieux prêtre qui m'avait instruit, passa précisément devant moi, se dirigeant vers un confessionnal dans lequel il entra.

Après le diable, le bon Dieu se mettait évidemment de la partie.

Une idée soudaine me descendit dans le cerveau, me précipita vers le confessionnal, où comme un grand coupable aux abois, je fis en sanglotant l'aveu de tous mes crimes.

Le prêtre, un bon vieillard à cheveux blancs, ne me répondit rien ; mais sortant du confessionnal, il m'entraîna par la main vers la porte de l'église où nous arrivâmes bientôt, lui souriant, moi tremblant.

Là, sur les marches, se trouvait un aveugle. Devant cet aveugle, un chien... un caniche aussi qui, dans sa gueule, non moins rose que celle de ma victime, tenait une sébile en bois.

« Mon enfant, dit le vieillard, devines-tu où tu dois cacher ces vingt-cinq sous qui pèsent tant à ta conscience ? »

Ah ! oui, j'avais deviné ! Déjà l'argent du crime était dans la sébile de l'aveugle.

J'eus aussitôt dans l'âme un de ces fanatismes de vertu qui font que, pour racheter une peccadille, une seule expiation ne semble pas suffisante et qu'il en faut d'autres encore, toujours d'autres !

Je remontai donc vivement les marches, et je dis au prêtre :

« Me voilà délivré de ces vingt-cinq sous-là ; mais la pièce de quarante sous ?

— Bien, bien, fit le vieillard, tu comprends que cela ne suffit pas. Tu voudrais, n'est-il pas vrai, que la pièce de quarante sous se retrouvât dans le tiroir ?

— Oh ! oui. Mais, hélas ! ça ne se peut pas !

— Qui sait ?

Et le prêtre eut en même temps un angélique sourire.

« Que faut-il pour cela ? m'écriai-je. Oh ! parlez !

— Travailler ! me répondit-il, travailler avec la ferme volonté d'avoir le prix d'excellence au concours du semestre.

— Et ça fera revenir la pièce de quarante sous ?

— Obéis ! conclut mystérieusement le bon vieillard, telle est la seconde pénitence que je t'impose. Obéis et espère ! »

Trois semaines après, j'avais le prix.

« Je suis contente, bien contente ! » me dit en m'embrassant, ma mère

Et, pour récompense, elle me donna quatre pièces de dix sous. Juste mon compte ! Mais en cette monnaie, cependant, ça ne faisait pas mon affaire.

« Ma mère ! lui dis-je en rougissant quelque peu, au lieu de ces quatre pièces-là, ne pourrais-tu pas m'en donner une seule, une de quarante sous ?

« Volontiers ! »

Comme je remontai vite à ma chambre ! Avec quelle folle joie je reposai cette pièce de quarante sous juste à la place de l'autre, au beau milieu du tiroir !

Mais chose étrange ! le soir même je remarquai qu'elle avait disparu.

Le jour de Pâques, au retour de vêpres, je trouvais ma mère qui tenait dans ses mains un nouveau cadre que je ne lui connaissais pas, et qu'elle paraissait contempler avec émotion.

Je m'approchai, je regardai .. Quel étonnement ! En haut du cadre, la pièce de quarante sous ; plus bas, sur une même ligne, les vingt-cinq sous de l'épicier, les mêmes. Oh ! je les connaissais si bien !

« Je les ai rachetés à l'aveugle ! » dit, en m'embrassant, ma mère.

En même temps, entra le vieux prêtre qui nous regardait avec ce même sourire que je lui avais déjà vu sur les marches de l'église.

Je compris tout.

Prêtre intelligent ! bonne et douce mère, oh ! pourquoi tous les hommes n'ont-ils pu recevoir dans l'enfance une semblable leçon ?

Non seulement, je venais d'être corrigé du vol, mais j'avais appris en même temps le travail et la charité.

Mesdames,

Nous empruntons aux *Annales politiques et littéraires* quelques conseils que vous accueillerez sans doute avec plaisir. Il s'agit de l'*art de bien choisir son chapeau* :

« Un chapeau noir, à plumes ou à fleurs blanches, roses ou rouges, convient aux blondes. Il ne messied pas aux brunes, mais sans être d'aussi bon effet.

Celles-ci peuvent y ajouter des fleurs ou plumes orangées ou jaunes.

» Le chapeau blanc mat ne convient vraiment qu'aux carnations blanches ou rosées, qu'il s'agisse de blondes ou de brunes.

» Les chapeaux de gaze, de crêpe, de tulle vont à toutes les carnations.

» Les brunes doivent éviter le bleu, préférer le rouge, le rose, l'orange.

» Le chapeau bleu clair convient spécialement aux types blonds ; il peut être orné de fleurs blanches, quelquefois de fleurs jaunes ou orangées, mais non de fleurs roses ou violettes.

» La brune qui risque le chapeau bleu ne saurait se passer d'accessoires orangées ou jaunes.

» L'harmonie des couleurs, vous le voyez, chères lectrices, est toute une science. Poursuivons donc :

» Le chapeau vert fait valoir les carnations blanches ou doucement rosées. Il peut recevoir des fleurs blanches, rouges et surtout des roses.

» Le chapeau rose ne doit pas avoisiner la peau ; il doit en être séparé par les cheveux ou par une garniture blanche, ou par une garniture verte, ce qui vaudrait mieux encore.

» Le chapeau rouge, plus ou moins foncé, n'est conseillé qu'aux figures trop colorées.

» Eviter les chapeaux jaunes et orangés. Se montrer fort réservée vis-à-vis du chapeau violet qui est toujours défavorable aux carnations.

» Même précaution à prendre pour les chapeaux jaunes, qu'une brune seule pourra risquer, avec des accessoires bleus ou violettes.

» Et maintenant, mesdames, si vous désirez connaître l'auteur de cet intéressant « chapitre des chapeaux », c'est à M. Chevreul que vous en êtes redéposables.

» Avouez que la science est parfois galante !

Au Cercle anglais. — Nous avons eu le très grand plaisir d'assister à la dernière représentation des opéras : le *Portrait de Manon* et *l'Amour Médecin*, donnée au Cercle anglais par quelques amateurs de notre ville. Disons-le tout de suite : de toutes les distractions que Lausanne a pu nous offrir dans ces derniers mois, celle-ci comptera évidemment au nombre des plus attrayantes. Elle a été, pour les personnes malheureusement trop peu nombreuses qui ont eu la faveur de pouvoir se procurer un billet, une surprise vraiment ravissante, réussie en tous points : mise en scène on ne peut plus coquette, orchestre irréprochable, figures de connaissance sur la scène, interprétant avec goût, une grâce charmante, des voix fraîches et agréablement timbrées, la musique de Poise et de Massenet. Que faut-il de plus, dans de telles soirées, pour que les heures s'envolent comme des minutes ?

Voltaire, faisant jouer ses pièces à Montrésor, écrivait à un Parisien :

« Vos acteurs de Paris sont à la glace. Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Vous y auriez vu des pièces exécutées par des acteurs excellents, et mon pays roman, mes beaux rives du Léman, devenus l'asile des arts, du plaisir et du goût. »

Oui, mais M. de Voltaire n'avait pas les aimables chanteurs du Cercle anglais !...

L'autre jour, notre confrère de la *Revue* disait : « Au théâtre, c'est le grand opéra, au Cercle anglais, c'est le petit opéra. » Eh bien, je vous jure que, mercredi soir, j'étais si enchanté, si content, la salle était si rayonnante de gaieté, on y applaudissait si chaudement, que je me suis dit à diverses fois : « Mais mon confrère de la *Revue* s'est trompé ; c'est ici, au contraire, qu'est le grand opéra, évidemment ! »

N'est-ce pas, mesdames et messieurs, qui venez de remporter tant de succès, si jamais il vous plaît d'offrir encore quelquefois aux Lausannois une de ces délicieuses gâteries, n'oubliez pas le *Conteur* : encore un billet, s'il vous plaît !

Recette.

Pommes de terre aux oignons (Entremets).

— Faites roussir de l'oignon dans du beurre, coupez des pommes de terre à moitié cuites, et mettez-les finir de cuire avec cet oignon roussi ; mouillez-les avec du bouillon gras ou maigre ; ne les faites que mijoter.

OPÉRA. — Notre troupe lyrique a eu, cette semaine, deux grands succès, notamment dans la représentation de *Roméo et Juliette*, qui a satisfait tout le monde. On nous annonce pour demain, dimanche, une seconde de *Carmen*, avec Mme Bouland. Inutile de dire qu'elle fera salle comble.

CHEMIN DE FER GLION AUX ROCHERS DE NAYE. — L'ouverture de cette ligne si pittoresque et si intéressante aura lieu le 30 avril.

Boutade.

Un commerçant à un commis-voyageur :

— Je ne puis pas vous donner d'ordre cette année, les affaires vont mal.

— Laissez-moi, au moins, vous faire voir mes échantillons.

— Ne vous donnez pas la peine de les déballer, je ne vous commanderai rien du tout.

— Alors, permettez-moi, monsieur, de les regarder devant vous : voilà plus de trois semaines que je n'ai déboucié mes malles, cela leur fera toujours prendre l'air.

L. MONNET.

LAUSANNE.—IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.